

THIERRY MORAL

RECONSTITUTION

ISEDITION

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition

Twitter.com/is_edition

Google.com/+is-edition

© 2017 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-141-0

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-142-7

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli

Illustration de couverture : Les Solut

Collection « Sueurs glaciales »

Directeur : Harald Bénoliel

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

THIERRY MORAL

RECONSTITUTION

ISEDITION

RÉSUMÉ

Le 15 août 2008, à la veille de l'explosion de la Tour B dans la cité des Hérons, *le boss* organise son grand jeu.

Cinq jeunes sont guidés par Rudy, le meneur. Cinq plus un : JL, l'invité surprise. *Le boss* ne l'avait pas prévu au programme, mais JL est une balance... Il assistera donc au grand jeu et devra vivre avec sans pouvoir en parler, sous peine de lourdes représailles.

Après plusieurs années de troubles, de malaises et d'isolement, JL se décide enfin à raconter l'histoire sur scène, sous la forme d'une « *reconstitution* ».

Le boss, psychopathe patenté, laissera-t-il passer ce faux pas ?

Avec « Reconstitution », Thierry Moral nous entraîne dans un univers glaçant et hypnotique, où la violence psychologique prend le dessus sur la violence physique pour nous faire découvrir les plus bas-fonds de l'humanité...

1 – LA TOUR B

Vendredi 15 août 2008, cité des Hérons. Le soleil surplombe le quartier comme si, le temps d'une journée, le Pas-de-Calais avait troqué sa place avec la Côte d'Azur. La seule ombre au tableau – qui offre un peu de fraîcheur aux pauvres bougres qui n'ont pas la chance de partir en vacances – est la mienne, la tour B. Plus pour très longtemps. Ce maudit bloc de béton – comme me surnomment certains – est sur le point d'être rayé de la carte.

Lorsque les gens du 6-2 parlent de cités, celles-ci n'ont rien à voir avec celles du 9-3. Une cité minière est une série de rues flanquées de maisonnettes toutes identiques. Aux carrefours fanfaronnent des logements plus grands pour les contremaîtres, bien qu'ils paraissent maigrelets à côté de la maison du directeur des mines. La cité des Hérons est une exception à la règle. Les urbanistes ont ajouté quatre verticales grises aux noms bien choisis (A, B, C et D), histoire de faire oublier le passé minier et de bétonner l'apprentissage de l'alphabet. Le patrimoine local étant revenu à la mode et nos murs s'étant transformés peu à peu en nids à paraboles, à problèmes et à

délinquance, les politiques ont fini par décréter qu'au final, les coronas, ce n'était pas si mal.

Une fois la décision prise « d'en haut », le chantier de destruction des quatre tours s'est rapidement mis en place. La population n'a pas été consultée, mais comme il se doit, des propositions de relogement ont été faites. Les démolitions se sont tranquillement enchaînées. Le hasard des plannings a voulu que je sois la dernière. La logique destructrice des chiffres échappe à celle des lettres. Le budget s'est mis à manquer à cause des travaux de déblayage, bien plus onéreux que prévu. Depuis, je suis seule à dominer la cité, au milieu d'un champ de débris devenu un terrain vague ressemblant de plus en plus à un dépotoir. Le temps faisant son chemin, la végétation a repris ses droits, donnant à cette zone de faux airs de décor post-apocalyptique. Quelques réunions informelles d'habitants un peu moins désabusés que les autres se sont tenues afin de tenter de « sauver » la tour B. Belle initiative. Cependant, la misère sociale, la précarité professionnelle et le consumérisme ambiant ont eu raison de ce sursaut de militantisme mort-né. Ce qui a été commencé devait être achevé.

Un photographe est venu faire un « *shooting* », s'extasiant sur la beauté de ce *no man's land*. Les habitants du cru ne pouvaient s'empêcher de penser à voix haute « qu'il y en a vraiment qui sont payés à rien foutre », ou encore « qu'il n'y a que les riches pour aller voir ce genre d'expos ! », mais cela n'a pas empêché l'artiste de faire son travail. Ses clichés sont venus illustrer la plaquette de saison du théâtre subventionné du coin. Personne dans la cité n'y a porté un réel intérêt ; j'ai pourtant de beaux profils dans ce livret. Lorsqu'un cinéaste parisien est venu faire un repérage afin de tourner sur place un long-métrage de science-fiction, les autochtones se sont sentis bien plus concernés. Les jeunes se sont donnés en spectacle, déployant le *best of* de leurs acrobaties urbaines. La production était persuadée d'avoir trouvé LE site idéal ; ce n'est pas moi qui aurais dit le contraire. Les résidents avaient l'espoir de voir l'image du quartier

redorée. Tout était bien parti pour finir en beauté, sauf que le film n'a jamais vu le jour.

Mon ventre s'est peu à peu dépeuplé. La politique de relogement a été « compliquée ». Face au manque d'unité des habitants, la tactique du « diviser pour mieux régner » a eu le fin mot de l'histoire. Après m'avoir totalement vidé les entrailles sans aucun ménagement, des ouvriers sont venus récupérer le fer. Une bande de petites frappes noctambules a tenté de leur couper l'herbe sous le pied. Face au problème de transport de toute cette ferraille, ils ont jeté les tuyaux de cuivre et les radiateurs par les fenêtres. Le bruit a réveillé tout le quartier, qui s'est empressé d'alerter la police. Les petits malins ont vite décampé, se promettant de venir récupérer leur butin le lendemain matin.

Vers midi, quand la bande a émergé, un camion de Roms était déjà venu faire le ménage. Une expédition punitive a été envoyée sur le camp des gens du voyage qui se trouvait au village d'à côté. Du haut de mon toit, j'ai vu de loin les coups, les blessures et les voitures brûlées... tout ce qu'il faut pour alimenter la rubrique « faits divers » du canard local, et surtout du pain béni pour creuser le sillon du « problème des Roms ».

Après cette affaire, une société de gardiennage a été missionnée pour sécuriser le site. Des maîtres-chiens – plus ou moins sympathiques – se relayaient jour et nuit. Leur contrat n'a pas été très long. Dès que les préfabriqués servant de vestiaires pour les ouvriers ont été démontés, les hommes en noir et leurs fidèles carnassiers ont disparu. De nouveau, des jeunes du quartier et d'ailleurs se sont mis à squatter. Ils vantaient leurs performances d'escalades urbaines en publiant des vidéos amateurs sur internet. Des habitants plus inquiets de la santé des jeunes que la moyenne ont signalé le petit manège. La mairie a donc envoyé un groupe d'éducateurs de rue censés sensibiliser les adolescents aux dangers qu'ils encouraient. Ils se faisaient tous retoquer à la rigolade : « C'est bon, on gère ! ».

Un soir, l'un d'entre eux s'est brisé les deux jambes dans une mauvaise chute. Le SAMU a été appelé, alors un attroupement s'est rapidement formé : « Ça devait arriver... ». L'élus d'astreinte, qui était sur place pour représenter la commune, était chargé de la Culture. Il a déclaré haut et fort : « La mairie va agir, et vite ! ». Les résidents du quartier s'attendaient à ce que la date de sa destruction soit avancée, mais la mesure qui a été prise était d'une tout autre nature. Une troupe de comédiens professionnels a été envoyée par le théâtre subventionné du coin pour recueillir la parole des habitants à mon sujet : « Pourquoi êtes-vous aussi attaché à la tour B ? ». Je trouvais le sujet plutôt intéressant. Les artistes de proximité se sont frottés aux « Il y en a vraiment qui sont payés à rien foutre », refus, agressions verbales, menaces de s'en prendre à leurs véhicules et propositions très explicites faites à la comédienne du groupe. Le projet a avorté. Dans un autre contexte, les résidents auraient joué le jeu, mais la coupe était pleine : « Le seul moyen que les politiques ont trouvé pour nous tirer de la galère, c'est de faire un spectacle ! Ils se foutent vraiment de notre gueule ! ».

Les pages politiques des journaux locaux ont fait passer des messages forts – « On n'abandonnera pas la héronnière ! » –, ou plus populistes – « Nous, nous avons de vraies propositions pour changer les choses ! ». Malgré ces déclarations d'intentions, personne n'est venu sur place faire quelque chose de concret. De nouveaux trafics – autres que celui des influences – se sont donc installés malgré moi : deal, graff, squat...

Sortant d'une berline noire aux vitres teintées, une figure nouvelle est apparue dans le quartier : le Boss. Un grand chauve baraqué qui portait toujours des lunettes de soleil, même la nuit. Je n'ai jamais pu le sentir, ce type. Certains prétendaient que désormais, c'était lui qui faisait la loi. D'autres le dépeignaient comme un homme inquiétant, tatoué de partout et au visage en partie brûlé. Certains s'adonnaient à cœur joie à la théorie du complot. On racontait tout et n'importe quoi... Le calme est revenu dans la cité. Des voitures circulaient

– surtout la nuit –, parfois même des camions avec du matériel. Personne ne savait vraiment ce qui se tramait entre mes murs. Moi-même, j'aurais préféré ne jamais le savoir. Néanmoins, la paix a fini par s'installer. Plus de blessés, de bagarres ou de voitures brûlées, et plus de patrouilles de police, alors les paupières sont toutes restées closes.

Ce vendredi 15 août, la chaleur est écrasante. Le retard dans les travaux de préparation à ma démolition et le jour férié m'ont laissé un peu de sursis. Les rues de la cité sont vides. Tout le monde reste calfeutré dans son chez-soi surventilé et télé-guidé. Un Boeing 747 pourrait s'écraser au cœur du quartier, aucun citoyen ne s'en inquiéterait. Le Boss a bien choisi son jour pour organiser son « grand jeu ». J'aurais tant aimé exploser avant cette date.

2 – RUDY

Je suis assis tout en haut de la cage à poules. Les tape-culs, tourniquets et jeux en fer jugés dangereux ont disparu de la plupart des parcs publics, sauf ici. Ma fausse casquette de football américain est décousue sur le devant. Mon tee-shirt de l'équipe des bleus – deux fois trop grand pour moi parce qu'il appartenait à mon cousin – est déjà garni de deux belles auréoles. Mon pantacourt descend jusqu'à l'élastique de mon caleçon, alors je le remonte de temps en temps pour ne pas avoir l'air d'un fils de plombier. Mon chewing-gum frais de ce matin est aussi dur que du mastic. On pourrait dire de moi que j'ai une dégaine de *loser*, mais pas du tout. J'ai une vraie paire de baskets de marque super chères. Elles m'ont coûté un bras. Je les lace et relace avec soin. J'adore ça : les tongs, c'est pour les nazes !

Seul en plein cagnard dans le square faisant face à l'immeuble, j'attends que les cinq pigeons viennent me filer chacun un billet pour les emmener sur le lieu du « grand jeu » : la maudite tour B. Je me suis fait une réputation de meneur-entraîneur, capable d'embarquer à peu près n'importe qui dans à peu près n'importe quel coup foireux. Par contre, je me garde bien de traîner trop longtemps dans ce genre

d'arnaques. Cette ligne de conduite m'a jusqu'à présent plutôt bien réussi.

Nous, les mômes de la cité, nous ne fréquentons ni les scouts, ni les centres aérés, ni le centre social, ni les clubs de sport, ni quoi que ce soit, excepté la rue. On s'amuse entre nous selon l'anarchique loi de la jungle urbaine. J'ai dû baratiner les gaillards sur le caractère exceptionnel et parfaitement secret de ce « grand jeu ». Moi-même, je ne sais absolument rien à ce sujet. Il m'a fallu les chauffer un peu – « Tu seras jamais cap' de le faire ! » –, me moquer de leur virilité et le tour était joué. Argent facile. Dans le lot, j'ai pris soin d'éviter les fils de flics, ainsi que ceux dont les grands frères trafiquent pour de vrai. J'ai choisi cinq pigeons jouant aux grands, qui sont bien contents de payer pour participer à un truc « Jamais vu, je vous promets ! ».

Ils arrivent enfin. Ils sont cinq au pied du bloc de béton : Jawar, Bruno, Franck, Ryan et Wilfried. Cinq, plus un : JL. Jean-Luc pour sa famille et Ji-Elle dans la cité. Le Boss avait pourtant été très clair : « Tu me ramènes cinq *losers* qui sont prêts à payer pour participer à un jeu jamais vu. Cinq. Ni plus ni moins ».

Mais il a su s'imposer à sa manière :

« Si tu me prends pas dans ton “grand jeu”, je vais tout cafter. »

JL ne fait pas ses quatorze ans, plutôt douze. Il n'assume pas son physique longiligne, trop mince, trop grand, trop nul. Je le comprends. Il a essayé de faire des tractions sur les jeux en fer à côté des balèzes de la cité, mais les forces lui ont vite manqué, et surtout le courage de supporter les moqueries. On s'en est donné à cœur joie !

Il habite une petite maison de coron, pas très loin de la maudite tour B. Avant, il fréquentait les jeunes des HLM, mais depuis les déménagements en masse, tous ses copains sont partis dans d'autres villes alentour. Quitter la cité des Hérons signifie souvent ne jamais plus y remettre les pieds. De crainte de se retrouver tout seul comme un con, il a cherché à se faire accepter par le groupe errant dans le *no man's land*, sans succès. Il ne savait plus quoi faire. Je crois qu'il aurait

été capable de faire copain-copain avec un clochard, une vache ou un panneau sens interdit plutôt que de rester seul. Un jour, en faisant une petite course pour sa maman dans le supermarché du centre, il m'a surpris en train de voler un paquet de cookies. Quand je suis sorti du magasin, il m'a balancé dans le dos : « Si tu me fais pas entrer dans ta bande, je te balance ».

Lorsque l'on veut s'intégrer à un groupe de jeunes du quartier, il est important de savoir qu'une chose nous obsède tous : ne pas être un pédé ! Le théâtre subventionné du coin a proposé un spectacle-débat au collège, parlant du racisme, du sexisme et de l'homophobie. C'était plutôt bien fait, leur truc. J'avais même participé : « Non monsieur, on s'en fiche que des mecs se fassent des trucs entre eux, ils font ce qu'ils veulent tant qu'ils nous forcent pas. Quand on dit "pédé", ça veut dire pas franc, qui fait des coups en douce, une balance, quoi ! ». Je pense que c'est ce jour-là que JL a pris conscience que le seul moyen de se faire une place dans le quartier, c'était de devenir une balance. Tout le monde le détesterait, mais personne ne l'ignorerait. Cela lui coûtait plus d'être seul que d'être traité de « pédé ».

L'équipe est au complet, et pourtant, j'attends. Mon genou tremble sur la barre latérale de mon trône de fer.

– Pourquoi tu nous fais poireauter ? me lance Franck. On se brûle le cul, ici !

– L'heure précise. Il ne rigole pas, le Boss.

Les autres se regardent, comparent leurs montres, s'énervent, me vannent, mais je ne bouge pas. De temps en temps, je décoche un regard interrogateur à JL. Il affiche toujours sa tête de balance qui ira jusqu'au bout.

– Le Boss avait dit cinq. Il ne va pas être d'accord.

– Qu'est-ce que ça change, un de plus ? lance Jawar.

– J'en sais rien, mais quand le Boss dit un truc, c'est pas pour déconner...

– Si c'est un vrai boss, renchérit Ryan, du fric en plus, ça va l'intéresser !

Tu parles pauvre cloche, les billets que je vous prends, c'est pour ma pomme ! Je jette un dernier coup d'œil à JL, qui me répond d'un ton sec :

– C'est toi qui choisis.

Je patiente encore une minute, puis me lève :

– Allez, on y va. Toi la balance, tu te montres pas tout de suite, je gère.

Nous approchons de l'ombre de la tour B. Seule une bâche de chantier pas du tout translucide sépare la rue du bloc. Je baragouine avec mon accent chti un mot de passe censé être de l'anglais. La voix grave du Boss lance sèchement :

– Portables !

Je les ramasse un à un. Bruno proteste, mais je le rassure :

– T'inquiète, tu le récupéreras à la fin.

Ensuite, le bras poilu et tatoué du Boss écarte le plastique épais et fait rentrer les « concurrents » en les comptant un à un. À cinq, il referme, alors je lance d'une voix un peu faiblarde :

– Y en a un de plus.

– J'avais dit cinq !

Je me tourne vers JL, qui a toujours son regard menaçant :

– Je sais Boss, mais lui, c'est une balance...

Il passe sa tête au travers de la bâche : chauve, ses yeux – dont un allant un peu trop vers le haut – sont globuleux, et il est tatoué de partout, même dans le cou. La mauviette recule d'un pas, alors le Boss lui lance d'un ton sadique :

– Si t'es une vraie balance, autant que tu aies des choses à balancer !

Il n'a plus du tout envie d'y aller, alors je le pousse dans le dos et m'éclipse en claironnant à la volée :

– Vous verrez les gars, ce truc, c'est du jamais vu !

J'ignore ce qui s'est passé dans cette maudite tour B le 15 août 2008.
Tout ce que je sais, c'est que personne n'a jamais revu les cinq *losers*.

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste 90% du livre à lire sur la version complète

TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Résumé.....	4
1 – La Tour B.....	5
2 – Rudy.....	10
3 – Jean-Luc.....	15
4 – Rudy.....	21
5 – Boris.....	26
6 – Francis.....	31
7 – Reconstitution.....	36
8 – Suzie.....	44
9 – Henri.....	49
10 – Bouvier.....	53
11 – Jean-Luc.....	58
12 – Patrick.....	68

13 – Bouvier.....	71
14 – Suzie.....	75
15 – Jean-Luc.....	81
16 – Rudy.....	87
17 – Henri.....	92
18 – Jean-Luc.....	98
19 – Bouvier.....	103
20 – Le collège en friche.....	108
21 – Jean-Luc.....	113
22 – Henri.....	121
À propos de l'auteur.....	125
Ce livre vous a plu ?.....	129
Découvrez nos autres livres.....	131